

INTERVENTIN DE LAURENCE REBOUT,
PSYCHOLOGUE A L'IME TREVIDY DE MORLAIX (29)

M'inscrivant dans l'axe du temps psychique nécessaire à une élaboration propre au sujet lui permettant d'organiser et de pacifier son rapport au monde, son rapport aux autres, son rapport au corps, je vais vous parler d'un jeune homme qui est arrivé à l'IME où je travaille quand il avait 12 ans, qui en a maintenant 20 et vient parler avec moi chaque semaine. Jeune homme psychotique qui a été diagnostiqué autiste à l'âge de 6 ans, il a été très tôt suivi et accueilli par des institutions spécialisées.

J'ai distingué trois moments dans nos huit années de rencontre : Un premier temps où il cherchait à assembler, à articuler des objets dont la particularité était de représenter des corps. Puis un temps de remaniement où son corps est devenu énigmatique comme un organisme vivant en dehors de lui et où les mots l'impactaient au lieu de l'empaqueter. Enfin, ce que j'ai nommé sa solution de « corpstruction » fondée sur sa recherche de faire tenir son corps, comme un « humain et non comme une machine », pour « être l'homme qu'il voudrait être », selon ses mots.

Le temps de recherches

Il est venu me voir pensant que j'allais lui apprendre à dessiner, ce qui était très important pour lui. Cette demande s'est révélée être ce travail que j'ai nommé de corpstruction. Comme je ne peux lui apprendre à dessiner, il décide « On va parler pendant que je dessine » : « Chuis stressé ici parce qu'y en a qui dise que chuis bête et je pleure, chuis pas tranquille, je veux être tranquille ». Il pleure très souvent et de manière intarissable si je ne trouve pas un moyen pour le détourner de ce dire « pleurs ».

Ses débuts à l'IME sont très difficiles. « Je me sens seul tout le temps, j'ai pas d'ami, pas de copain, personne ». Il a en effet peur de tous les jeunes de l'institution et veut rester chez lui près de sa mère : « Là, chuis tranquille ». Malgré cela, il aime être en classe, toujours avec un travail particulier que l'institutrice choisit avec et

pour lui. Il sait lire, écrire et compter. Lorsqu'il lui est impossible de supporter les autres, il se réfugie à l'infirmierie. Pendant une longue période, il y passe plus de la moitié des journées. Il n'avait et n'a encore de relation qu'avec les adultes. Il lui a fallu beaucoup de temps avant de nous nommer car il mélangeait tous les prénoms des personnes qu'il côtoyait. De même, il ne connaît pas les noms et prénoms des personnes de sa famille, ils sont désignés par leur petit nom de mamie ou tata mais il ne situe pas le lien filial entre eux.

Pour organiser et scander le temps, il demande souvent mon calendrier afin de compter le nombre de semaines qu'il reste avant les vacances ou dans l'attente d'un cadeau. Il attend particulièrement Noël et son anniversaire, repère sur internet la date de sortie de certains jeux ou films et vit dans cette attente. La jubilation monte lorsque la date approche. L'accrochage au temps s'effectue par l'aspect réel, le temps des cadeaux, celui des vacances et des week-ends, celui du mardi pour nos rendez-vous depuis 8 ans à la même heure... Il contemple aussi longuement les affiches des emplois du temps où son nom est inscrit.

Chaque retour de vacances, chaque modification d'emploi du temps et d'adulte lui impose de tout reprendre à zéro : « C'est les changements que je veux pas et j'ai peur d'avoir peur des changements ». L'immutabilité des choses est l'impossible garantie que le sujet psychotique recherche pour se prémunir des envahissements que représente l'Autre.

« Dans mon cerveau, y'a des images, des gens qui meurent, qui se tuent. Personne me comprend, je m'explique mal, j'ai peur ». Il se réveille la nuit et pense au suicide, à la mort, ça lui fait pareil quand sa mère le gronde. Une scène l'obsède : Il a failli se noyer quand il avait 5 ans et « Quelqu'un m'a sauvé ». Cette possible noyade est revenue longtemps dans ses propos, sans récit et sans associations : « Quand on a eu peur, on s'en souvient toujours, ça reste dans la tête ».

Il avait la passion des robots qu'il dessinait sur de petits cahiers ou construisait en bois. « Ils m'aident. C'est pas des robots qui font du travail que je veux, c'est un robot-aimant. Plus tard, je construirai une usine à robot-aimant ». A partir du film Toy Story, il dessine un plan dans le but de fabriquer le robot Buzz l'éclair et cherche

particulièrement les points d'articulation des membres : « Il faut qu'il s'articule » dit-il. Lorsqu'il dessine ce plan, il bouge de manière très saccadée. En fait, il fabriquera le partenaire de Buzz, « C'est Woody qui a un maître Andy ». Woody est une poupée de tissu sur laquelle il a cousu chaque articulation des membres de divers gros fils, ce qui donne l'impression qu'elle a été déchiquetée et recousue. Il est passé du robot Buzz, pure mécanique dessinée à la fabrication d'un objet poupée représentant un humain qui a un maître. Il fabrique aussi des « jouets-mutants », selon son expression, soldat de bois articulé avec des ficelles. C'est une période où il a profusion d'idées de construction, qu'il réalise chez lui ou à l'IME. C'est un travail qui l'apaise, le concentre, pour lequel il cogite et effectue des recherches pour faire tenir les membres du corps, corps dont il commence à se plaindre.

Remaniement

Les bruits de gargouillement de son ventre l'inquiètent énormément, il a du mal à avaler, à « digérer, comme ma mère » et se plaint que personne ne le croit. Reviennent les pleurs, la tristesse : « C'est dur ma vie. Je pense à la mort et à ma mère qui pleure et je pleure ». « Je voudrais être toute seule ». « Stressé » par un jeune qui le harcelait, il lui assène vertement des coups de balai sur la tête. C'est le premier passage à l'acte. Il est d'une telle violence qu'il nous montre le sérieux de l'insupportable. Après cela, il est très mal, a la « vue brouillée et la poitrine qui chauffe ».

Alors qu'il écrivait sans problèmes, il bute sur les syllabes : « Je sais plus quand est-ce qu'il va venir le IN de lapin et le AIN de train, personne ne veut m'apprendre ». « Quand est-ce que les mots viennent ? ». Il est très perplexe car le langage était pour lui comme une mécanique et il ne se fait plus à l'arbitraire des mots. Cela l'obsède et il cherche des solutions en demandant à une institutrice d'avoir des cours particuliers. Ce n'est pas qu'une obsession de pensée, ça prend tout son corps et il en a mal à la tête : « Y'en a trop dans ma tête, je retiens pas, des fois on me parle et j'entends pas, chuis ailleurs ». Le cou, la gorge, la nuque, la tête sont les zones extrêmement sensibles de son corps. Il a mal au « tuyau de la gorge parce que ça crie à la maison et moi aussi je crie ». Avec les changements des doses de Risperdal et de Tercian, il y a « un troupeau de buffles passé sur ma tête, ça fait un truc serré,

ça tourne, ça vomit ». Il dessine un jour une planche anatomique sur les os du cou et du crâne en situant précisément là où il a mal. C'est par le dessin qu'il localise et organise les énigmes du corps.

Les phénomènes corporels de la puberté se multiplient : « J'ai du visqueux dans le ventre, ça bouge mais ça fait pas mal ». Sa mère l'amène auprès de magnétiseurs et de voyants pour enlever « le mal ».

Il devient de plus en plus difficile de le comprendre. Les mots font bouillie, il faut qu'il déglutisse, se racle plusieurs fois la gorge, se masse la nuque, pour tenter d'articuler quelque chose mais il bute : « Peux pas expliquer ». Il tente de dire et ça s'arrête : « ça coupe, ça bugue » dit-il. Avec ses difficultés à parler, je me tais et nous lisons. Faire silence arrête un moment l'impossible articulation.

Certains jours, il peut parler : « Ma peau c'est un vêtement et y'a quelqu'un d'autre dedans ». « Y'a quelqu'un dans ma tête qui parle tout seul, il parle là mais je sais pas ce qu'il dit ». Plus tard, il précise : « Y'a un truc que je peux dire ici parce que mes parents vont dire que chuis fou, c'est que je parle avec quelqu'un qui est dedans, je me parle et il me répond ». Cette présence ne semble pas l'inquiéter et il personnifie les voix : Il y a celle de Darness, les ténèbres, le sang et le gluant. Et celle de Lucas, la lumière qui donne la puissance. « C'est moi dans les deux. Et ils se parlent ». « Il est là là, il dit des choses désagréables ». Il leur dessine à chacun un corps, l'un monstrueux, l'autre humain, avec une double signature.

Il a ensuite quelques mois d'apaisement. Deux choses le calment : le MP3 sur la tête, « La musique me fait un travail d'imagination et je pense aux robots » et le dessin « Quand je dessine, j'ai pas mal dans le corps ». Il passe ses journées à dessiner et m'explique les techniques pour faire les lignes de la musculature, les ailes du nez, les expressions du visage, les ombres des corps. Ce sont des personnages mi humains-mi robots. Il se crée une signature très stylisée « avec une combinaison secrète ». Il est explicite sur les bienfaits du « travail d'imagination » mais ce travail ne suffit pas à parer aux hallucinations. « Y'a de la colère dans ma tête ». Il dit qu'il s'enferme dans sa chambre pour crier des gros mots, « ça me déchire là, j'ai mal, chuis fatigué. Je veux me suicider mais mes parents m'ont dit « C'est pas la peine, y'a rien après ». « Ils me comprennent pas ».

Il sort en trombe de l'IME « pour se faire écraser par une voiture », dit-il ensuite. Il tente d'étrangler un jeune qui l'interrompait dans ses pensées. Il pleure : « Y'a des gouttes qui tombent des yeux ». « A la maison, ça perd les plombs. Mes parents disent que chuis autiste moyen. Ils boivent pas en fait, enfin si mon père boit tout le temps. Ma mère prend les médicaments pour se calmer. Mon frère va plus à l'école, il va à l'hôpital ». Il a cogné son frère qui l'insultait. « J'accepte pas que mes parents divorcent. Je veux voir mon père tout le temps ». Son père est parti mais il le voit le week-end. Il vit donc avec sa mère « folle de jalousie », dit-il, et son frère qui va mal.

Ayant à nouveau violemment frappé un jeune qui l'insultait, insultes sans doute hallucinatoires, « je hais les autres, ils me traitent », il est hospitalisé à l'initiative de l'institution. Ses parents le sortent le lendemain. De retour, il dit qu'il a essayé d'étrangler une infirmière qui voulait qu'il sorte de sa chambre et qu'il était « raffolé » d'être enfermé.

Quelques mois plus tard, il cogne sa mère parce qu'elle le suppliait à genou de garder les secrets, m'explique-t-il après son absence dont nous ne savions pas la cause. Sa mère ne fait appel à personne et le garde à la maison une semaine ensuite. Il revient avec la peur de cogner quelqu'un et reste tout le temps à l'infirmerie. Il me dit qu'il sait qu'il peut tuer sa mère parce qu'il ne peut plus se contrôler. Au regard des précédents, j'estime que c'est tout à fait sérieux et, sans le lui dire, j'en informe la directrice qui décide de l'amener à l'hôpital. Il va tranquillement avec l'infirmière aux urgences et elle le voit quelques heures plus tard en pyjama, apaisé d'être là. Il y reste 3 semaines avec interdiction de visites des parents.

Corpstruction

Sa recherche pour faire tenir son corps, comme un « humain et non comme une machine » a trouvé solution après cette hospitalisation. De retour à l'IME, il décide de se contrôler car il ne veut plus y retourner et être « comme un chien dans un chenil ». Il refuse d'être identifié à « violent », terme venant de l'hôpital et de sa mère qui lui dit que son mari était violent avec elle. L'apaisement notable depuis 2 ans est concomitant à un aménagement d'emploi du temps très particulier qui lui

permet de rester chez lui à des moments définis. Il n'est avec les autres jeunes qu'une heure par semaine avec un ordinateur. Sinon, il travaille pour le réfectoire auprès de la cantinière. Il formule aussi son idéal : « Je voudrais être l'homme que je voudrais être ». Phrase ritournelle depuis, qui consiste à : « Etre fort dans ma tête et dans mon corps, mais pas musclé, pas le ventre mou comme mon père, et courageux, avec la paix en moi ». Pour être musclé, il fait du sport avec sa mère et suis un régime extrêmement précis : un verre de citron pressé chaque matin et soir. Parallèlement, il constate qu'avec son nouveau blouson en cuir noir, il va mieux. Ce blouson est plus qu'une trouvaille, c'est une opération sur le corps même avec une peau-cuir. Inspiré d'un japonais qui crée des vêtements mangas, il choisit un vêtement qui apparait faire office de corset pour le haut de son corps qui le faisait tant souffrir.

Avec ce blouson, il obtient plus de force pour se contrôler. Ce grand gaillard qui pèse 105 kilos depuis le régime citron, blouson noir et jogging noir, porte toujours sur lui une pochette dans laquelle se trouve un tome de « One Peace » qui est une série manga. Parmi les centaines de personnages de cette série, il prend pour modèle de force Zéphyr, dit « le bras noir ». Il précise que la force qu'il acquiert est une « force humaine », c'est-à-dire « pas folle comme quand je cognais les autres ». Maintenant, il sait qu'il est humain et qu'enfant, il était une machine. Il a aussi repris le dessin et passe à nouveau beaucoup de temps à reproduire ses personnages préférés de One Peace.

« Je vois toutes les erreurs du passé quand je tapais sur les enfants. Je me demande qui je suis, qui je suis dans le fond de moi ? Tu connais Dieu ? Il voit tout ! Je suis pas Dieu mais je suis le centre, le centre du regard car je vois tout, même dans mon corps ». Dieu est une compagnie, il ne lui fait pas de prières mais « il me parle et je lui parle. L'au-delà, c'est inanimé, comme la mort, plus rien ne bouge. Moi, je me vois comme une marionnette avec quelqu'un qui décide là-haut ». Dieu le « centre » pour reprendre son terme. Tous ses dessins et ses héros sont des hommes. Il veut être un homme mais le rapport à l'autre sexe se montre problématique. Parlant d'une jeune fille de l'institution, il dit : « Chuis pas prêt à avoir une copine, j'ai bien des petits coups au cœur pour elle mais je vais pas l'embêter avec ça ».

Il va mieux et le vérifie auprès de moi : « Toi aussi tu trouves ? ». Il estime que le RESPIRDAL, au lieu de RISPERDAL le calme. Il prépare son départ de l'institution « parce que j'ai plus rien à faire avec les petits » et déclare : « Je vais bientôt avoir mon avenir ».

Laurence Rebout, Octobre 2014